

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 9 mai 2025. « Vollmond » par Pina BAUSCH et la Tanztheater Wuppertal

Il s'est passé quelque chose, au Théâtre de la Ville, en cette soirée du 9 mai 2025. Quelque chose d'aussi rare que précieux. Quinze ans que Paris attendait le retour du *Tanztheater Wuppertal* et de l'œuvre de sa fondatrice, Pina Bausch, disparue il y a près de seize ans. Quinze ans d'absence... Et pourtant, dès l'apparition de ce rocher massif qui trône au centre de la scène, on a retrouvé l'odeur de l'orage, la sensualité des corps en mouvement, cette inquiétude douce et joyeuse qui faisait le sel des œuvres chorégraphiques de Pina. *Vollmond*, créé en 2006, est l'une de ses dernières œuvres, est ainsi de retour – et elle nous a cueillis, bouleversés, subjugués !

Sous la pleine lune, propice aux rêves, aux désirs et aux confessions intimes, **Pina Bausch** déploie une galerie de portraits dansés d'une émotion brute. On y croise des êtres en quête d'amour, d'absolu, d'une connexion avec l'autre. Certains se frôlent, se repoussent, se cherchent avec une urgence désespérée. D'autres, seuls, semblent danser avec leur propre ombre. La scénographie de **Peter Pabst**, ce rocher énorme et immuable, dialogue avec la fragilité des sentiments

humains, tandis que la pluie, l'eau qui s'infiltré, qui ruisselle, qui inonde, devient un personnage à part entière, un miroir des passions et des larmes. Une œuvre où le théâtre dansé de Bausch atteint son apogée, mêlant le trivial et le poétique, le comique et le poignant, dans une danse ample, généreuse, d'une sensualité presque insolente.



Ce qui frappe d'abord, c'est l'énergie vitale qui émane de cette jeune troupe du **Tanztheater Wuppertal**. La plupart de ces danseurs étaient des enfants lorsque Pina Bausch nous a quittés. Pourtant, ils incarnent son héritage avec une évidence confondante, comme si la mémoire de la chorégraphe coulait dans leurs veines, comme si l'eau qui les baigne sur scène était le fleuve d'une transmission intacte. Aux côtés des rares interprètes historiques encore présentes, témoins vivants du geste originel, cette nouvelle génération insuffle

à *Vollmond* une fougue, une précision et une liberté qui font revivre l'œuvre dans sa splendeur première. Les solos, sublimes, voient les bras s'allonger à l'infini, les corps se gorger de cette sève nouvelle, vitale, qui caractérise le style si reconnaissable de Bausch.

Dans *Vollmond*, l'eau est bien plus qu'un effet de scène : elle est le sens. D'abord fine pluie, puis cascade tumultueuse, elle transforme le plateau en piscine, en rivière, en océan d'une beauté à couper le souffle. Les danseurs glissent, tombent, se relèvent, s'éclaboussent, nagent. Chaque geste, chaque mouvement devient une exploration de la matière liquide, un dialogue entre le corps et l'élément. On se souvient de la scène mythique où **Ditta Miranda Jasjfi**, une des dernières interprètes originales, fouette l'eau de ses cheveux, créant un arc de diamants sous les projecteurs. C'est le moment de grâce absolue, une image qui restera gravée dans les mémoires, comme un éclat de lune dans la nuit parisienne.

Derrière cette résurrection, il y a un homme : **Boris Charmatz**. Nommé à la direction artistique du *Tanztheater Wuppertal* en 2022, le chorégraphe français a accepté un défi colossal : succéder à Pina Bausch et insuffler une nouvelle vie à sa compagnie légendaire. Pendant trois saisons, il a conjugué la préservation rigoureuse du répertoire avec des créations audacieuses, parfois hors les murs, dans des lieux iconiques de Wuppertal comme la cathédrale brutaliste de Neviges ou un terrain de football. Son départ à l'été 2025, annoncé quelques mois avant cette soirée parisienne, donne à cette représentation une résonance particulière. À travers *Vollmond*, c'est aussi l'héritage de son travail de passeur que l'on célèbre : il a su maintenir vivante la flamme de Bausch tout en ouvrant la compagnie à de nouveaux horizons, comme en témoigne son projet *Club Amour* qui faisait dialoguer Bausch et ses propres pièces.



La seconde partie du spectacle, plus intense, plus crépusculaire, est irradiée par la lumière mélancolique de la lune. Les tableaux s'enchaînent, plus dansants, plus physiques. La pluie redouble d'intensité, les corps s'abandonnent à la transe collective. Sur un *jazz* sauvage, le final explose en une célébration délirante et joyeuse : les danseurs, épuisés mais exaltés, se jettent des seaux d'eau, jouent, crient, vivent. On assiste, émerveillé, à ce spectacle d'une beauté et d'une humanité totales. On comprend soudain que *Vollmond* n'est pas une pièce sur l'amour, mais sur l'espoir, sur la nécessité de se jeter dans l'inconnu, même si on doit en ressortir trempé, vulnérable, mais vivant.

Ce retour de Pina Bausch à Paris est un moment d'histoire. Le public du **Théâtre de la Ville**, debout, a applaudi longtemps, envoûté par ce voyage au cœur de l'âme humaine. Avec *Vollmond*, le **Tanztheater Wuppertal** signe une reprise éblouissante et

émouvante, prouvant avec éclat que l'héritage de la grande chorégraphe est entre de bonnes mains, qu'il reste une source inépuisable d'inspiration. Et grâce à **Boris Charmatz**, à son audace et à sa passion, ce patrimoine unique a été préservé et réinventé pour les générations futures. On ne sort jamais indemne d'un spectacle de Pina Bausch. Et c'est pour cela qu'on l'aime. Une soirée d'anthologie, un pur moment d'émotion, de poésie et de vie !

CRITIQUE, danse. PARIS, Théâtre de la Ville, le 9 mai 2025.
« Vollmond » par Pina BAUSCH. Crédit photographique © Martin
Argyroglou

**CRITIQUE, festival. 78e
FESTIVAL D'AVIGNON, La
Fabricca, le 15 juillet 2024.
« Forever – Immersion dans
Café Müller » (d'après Pina
Bausch) par Boris CHARMATZ et**

La Tanztheater Wuppertal

Et si on pouvait entrer dans un rêve ? Et si ce rêve durait sept heures, le temps d'une nuit blanche ou d'une journée entière, sans jamais se répéter ? C'est ce vertige qu'offre *Forever – Immersion dans Café Müller*, la proposition aussi audacieuse qu'hypnotique de Boris Charmatz pour le Tanztheater Wuppertal, et présentée à la Fabbrica d'Avignon – quelques jours seulement après son spectacle « *Liberté Cathédrale* » [donné en ouverture de cette même 78e édition du Festival d'Avignon](#). Loin du simple hommage, le chorégraphe signe ici une expérience liminale, une plongée en apnée dans l'œuvre la plus viscérale et intime de Pina Bausch.

« *Forever* » à la Fabbrica : L'éternité selon Boris Charmatz, une odyssée sensorielle au cœur du mythe Pina

Tout est clair d'entrée de jeu, on ne vient pas assister à un spectacle, on vient le traverser. Le dispositif, conçu comme une installation chorégraphique vivante, brouille d'emblée les frontières. Dans la salle et le long des coursives de **La Fabbrica**, l'on est invité à déambuler, à s'asseoir, à se lever, à changer de perspective. Le temps n'est plus linéaire ; il se courbe, s'étire, se suspend. **Boris Charmatz** a eu cette intuition géniale : faire de *Café Müller* de **Pina Bausch** une œuvre qui n'a ni début ni fin, comme si elle avait toujours été là, murmurant ses secrets avant même l'arrivée des spectateurs et continuant à vibrer bien après leur départ.



Pendant sept heures, du 14 au 21 juillet, **vingt-cinq interprètes** se relaieront avec une ferveur presque monacale, en ne se contentant pas de reproduire la pièce fondatrice, mais en la réincarnant, la transformant, ou la fragmentant. On croise des bribes de cette chorégraphie mythique, ces corps qui se heurtent à l'invisible, ces portes qui claquent dans le vide, cette femme en chemise de nuit qui cherche sans jamais trouver. Mais chaque passage est unique, chaque interprète apporte sa

chair, son souffle, son histoire. Parfois, la danse s'efface pour laisser place à la parole. Des textes d'autrices et d'auteurs, des témoignages d'interprètes marqués par l'œuvre de Bausch, viennent tisser une toile narrative et émotionnelle autour des corps en mouvement.

Ce qui frappe, c'est l'intensité de cette transmission. Boris Charmatz ne commet pas l'erreur de la momification ; il insuffle une vie nouvelle à une pièce que l'on croyait connaître, en révélant des facettes insoupçonnées. Ici, *Café Müller* devient une matière première, un matériau noble que l'on travaille à vif. L'immersion est totale, presque physique. Le spectateur, en déambulant, devient acteur de sa propre expérience. Il peut choisir de suivre un interprète, de s'attarder sur un geste infime, de se perdre dans le regard d'un autre. Chaque regard est un angle, chaque déplacement est un nouveau spectacle.



La Fabbrica, avec son architecture brute et ses recoins secrets, se prête à merveille à ce jeu de cache-cache mémoriel. On se surprend à ralentir, à retenir son souffle, à écouter le silence entre les notes de la musique. Car *Forever*, c'est aussi une méditation sur la mémoire, la fugacité et l'héritage. Comment garder vivant ce qui semble appartenir à un autre temps ? La réponse de Charmatz est lumineuse : en le dépossédant de son aura de relique pour le rendre au présent, au corps, au collectif.

Après être entré dans la salle avignonnaise pour assister à ce fabuleux spectacle, on ressort à jamais transformé, imprégné de cette poésie mélancolique et furieuse qui traverse toute l'œuvre de Pina Bausch. Avec ***Forever***, **Boris Charmatz** offre une clé, un sésame pour entrer dans l'intimité d'une icône. C'est un geste d'amour et de rébellion, un pari risqué qui s'achève en apothéose. Dans cette édition 2024 du Festival d'Avignon,

Forever n'est rien moins qu'une expérience existentielle, une boucle temporelle dans laquelle on a envie de se perdre... pour toujours et à jamais.

CRITIQUE, festival. 78EME FESTIVAL D'AVIGNON, La Fabricca, le 15 juillet 2024. « Forever – Immersion dans Café Müller » (d'après Pina Bausch) par Boris CHARMATZ et la Tanztheater Wuppertal. Crédit photographique (c) Christophe Raynaud de Lage